

Vers l'autre rive

de Kiyoshi Kurosawa, Japon, 2015, 127' (VOSTF, tous publics)

→ Cinéma Ermitage, dimanche 6 juin, 13h30, salle 2

Présentation du film - présentation du cinéaste

Le cinéma de Kiyoshi Kurosawa (né en 1955) est, selon ses propres termes, une « fabrique à fantômes ». ¹ En l'espace de deux décennies, celui qui s'est imposé comme maître du fantastique et figure emblématique du cinéma japonais au tournant du XXI^e siècle a su composer une œuvre plurielle et singulière, travaillée par les résurgences fantomatiques du souvenir et l'effacement de la mémoire. *Vers l'autre rive* (2015) s'inscrit dans un cycle perçu par la critique française comme plus réaliste, initié par le cinéaste en 2008 avec *Tokyo Sonata*, portrait d'une famille tokyoïte mise à rude épreuve par la crise économique japonaise des années 2000. Si ce cycle donne à voir une tendance esquissée depuis plusieurs années par l'œuvre de Kurosawa, confirmée par ses films les plus récents, empreints d'un réalisme contemporain (*Au bout du monde*, 2019) ou historique (*Les Amants sacrifiés*, 2020), ² il ne s'agit là ni d'un aboutissement artistique, ni d'un dépassement définitif du fantastique.

Il s'avère d'une part que Kiyoshi Kurosawa ne s'est en rien détourné des présences fantomatiques si caractéristiques de sa filmographie : l'ancrage dans un contexte narratif réaliste, désormais plus fréquent, a certes modifié les conditions d'énonciation du récit mais ne fait pas pour autant obstacle à l'irruption du fantastique ou du fantomatique.

On note, en lieu et place d'une disparition, un déplacement des modalités d'apparition des présences spectrales à l'écran. Progressivement, « les fantômes investissent un univers réaliste », ³ tandis que s'orchestre la rencontre, ou la « confrontation » (Diane Arnaud) ⁴ d'individus appartenant à des mondes différents, de part et d'autre d'une frontière, éminemment poreuse, entre passé et présent, vivants et morts, réel et imaginaire, et que se dessine la possibilité d'un dialogue, voire d'une existence commune, comme le laisse à penser *Vers l'autre rive*. On note d'autre part la filiation thématique qui lie les derniers films de Kiyoshi Kurosawa à ses premiers films fantastiques, proches pour certains du cinéma d'horreur (*Sweet Home*, *Cure*, *Kairo*). Qu'il s'agisse de *Vers l'autre rive*, film en apparence réaliste dans lequel viennent s'inviter les fantômes de la mémoire, ou de productions plus proches de la science-fiction comme *Avant que nous disparaissions* ou *Invasion* (2017), tous portent en héritage la béance au présent des disparitions passées et d'une destruction accomplie ou à venir, dans une incertitude lancinante.

¹ Entretien accordé à Arnaud Schwartz par Kiyoshi Kurosawa à l'occasion de la sortie en France de *Vers l'autre rive*, in. *La Croix*, n°40302, 30 septembre 2015.

² Film présenté en 2020 à la Mostra de Venise, sortie française prévue en décembre 2021.

³ Propos d'Olivier Père lors d'un entretien avec Kiyoshi Kurosawa, le 20 décembre 2014 à Paris, pour Arte.

⁴ Diane Arnaud, *Kiyoshi Kurosawa. Mémoire de la disparition*, Paris, Éditions Rouge Profond, 2007, coll. « Raccords », p. 89.

Analyse filmique - *Vers l'autre rive* – Fantômes de la mémoire

Vers l'autre rive est moins le récit d'une traversée qu'un itinéraire élogique sur les territoires du souvenir, aux confins de la mémoire, qui suspend les frontières entre rêve et réalité, vivants et morts, présence et absence, suggérant leur coexistence perméable et la porosité des mondes. Lorsqu'un soir Mizuki voit surgir, dans la pénombre de la salle à manger, son mari Yusuke disparu en mer trois ans auparavant, la jeune femme croit d'abord au retour miraculeux de l'être aimé, inexplicablement réapparu sain et sauf après une longue absence.



Dans son imperméable jaune, Yusuke semble en effet étonnamment réel – présence physique indéniable, qui parle, marche, mange, se meut et se comporte comme n'importe quel homme, réintégrant avec une aisance déconcertante son quotidien passé, occupant les lieux de la manière la plus ordinaire qui soit. Pourtant Yusuke ne s'en cache pas : vivant, il ne l'est plus. « Je suis mort, déclare-t-il. Dans la mer de Toyama. Mon corps a déjà été mangé par les crabes, c'est pour ça qu'il est introuvable. » Le retour de Yusuke n'est donc pas une négation de sa propre mort, il ne l'abolit pas. S'il est bel et bien là, aux côtés de Mizuki, dans l'appartement qu'ils habitaient ensemble et dans lequel elle vit désormais seule, Yusuke présente son retour comme le terme d'un voyage qu'il a entrepris après sa mort pour retrouver son épouse. Il entraîne bientôt Mizuki dans un voyage à travers le Japon, à la rencontre de ceux qu'il a croisés depuis sa noyade en mer, retournant sur les lieux qui ont jalonné son périple pour revenir auprès d'elle.

Le film dessine un trajet mémoriel hanté par l'absence, que le retour du disparu vient conjurer autant qu'il en affirme la béance : le mari défunt réapparaît en tant que fantôme, incarnation *post mortem* de l'homme qu'il fut

jadis, et endosse une identité nouvelle et singulière, celle de revenant de « l'autre rive », détenteur d'un savoir sur la mort et sur le passage d'un monde à l'autre. Il semble plus exactement en transit entre ces deux mondes, incarnation d'une mort en itinérance, qui se fond dans la vie et cohabite avec elle. Ce voyage à deux est autant une manière de rattraper les moments non vécus, le temps volé et perdu, qu'un cheminement vers l'acceptation du deuil et de la perte irrémédiable. Dans cet univers de fantômes ordinaires, où les morts réapparaissent tandis que certains acceptent leur disparition et que d'autres la refusent, Yusuke associe son épouse à sa traversée des mondes, remontant jusqu'au point de bascule, le lieu de la séparation, inévitable et annoncée – comme si le passage d'une rive à l'autre impliquait en définitive que les vivants soient en paix avec leurs morts, et que ceux-ci acceptent de s'éclipser.

Tassadith Mammari
(Master 2 - Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne)



« Le cinéma est une fabrique à fantômes. »

→ Entretien avec Kiyoshi Kurosawa. Propos recueillis par Arnaud Schwartz pour *La Croix*, le 30/09/2015. (Extrait de l'entretien)

Primé au Festival de Cannes 2015, l'auteur de Tokyo Sonata et Shokuzai livre avec Vers l'autre rive un délicat mélodrame à la frontière de deux mondes.

Votre film met en scène le voyage, à travers le Japon, d'une veuve et de son mari décédé trois ans plus tôt, « revenu » dans une volonté d'achèvement et d'apaisement. Cette trame semble très liée à la culture japonaise et pourtant, le propos est universel...

Kiyoshi Kurosawa. Étant moi-même japonais, tournant au Japon, j'ai forcément laissé passer dans le film, de manière inconsciente, certains éléments spécifiques de notre culture. Je serais curieux de les identifier grâce au regard des spectateurs occidentaux ! Mon souci a pourtant été de les gommer autant que je le pouvais. Aucune tombe japonaise, ni temple, ni sanctuaire, ni cérémonie n'apparaissent à l'écran. Je voulais faire en sorte que le film ne puisse pas être attribué à une culture précise.

Vous venez du cinéma de genre et semblez suivre aujourd'hui, de film en film, une veine tantôt plus réaliste, tantôt plus fantastique. À chaque nouveau projet, qu'est-ce qui oriente vos choix ?

K. K. Quels que soient les tournages auxquels je m'attelle, ces deux veines apparaissent clairement dans mes films. Même si l'une s'impose davantage que l'autre à certains moments, elles s'entremêlent constamment. Mais, à dire vrai, ces deux orientations me semblent participer de la nature même du cinéma. Rien ne me paraît plus fantastique – c'est-à-dire « éloigné du réel » – que ce que je découvre dans l'obscurité d'une salle, face à ce grand cadre de lumière qu'est l'écran. Et ce même si ce que je vois s'apparente au quotidien le plus concret. Le fait même de visionner des images de cinéma est déjà pour moi de l'ordre du mélange entre réalité et fantastique.

La figure du fantôme a largement nourri l'histoire du cinéma, notamment en Asie. Vous l'avez beaucoup sollicitée et y faites une fois encore appel. Pourquoi un tel attrait ?

K. K. La mort n'est pas irréelle, c'est même une réalité très commune. Nous vivons juste à côté d'elle. La présence des fantômes dans un film est pour moi le moyen le plus simple d'exprimer la mort, de la rendre visible. Au cours de l'histoire du cinéma, les réalisateurs se sont interrogés sur les différentes façons de représenter ces êtres : formes translucides, recouvertes de voiles ou flottant dans les airs... Comme vous le savez, j'ai commencé par réaliser beaucoup de films d'horreur japonais, avec de très petits budgets. La manière la plus économique que j'ai finalement trouvée, c'était tout simplement de confier les rôles de fantômes à des acteurs qui se tenaient debout, côte à côte avec ceux qui incarnaient des vivants. Pas besoin d'autre artifice.

Là encore, en captant le mouvement de ce qui ne sera plus, le cinéma ne possède-t-il pas, par essence, une dimension fantomatique ?

K. K. C'est exactement ça : le cinéma filme une certaine réalité qui appartient au passé lorsqu'elle est révélée. Au fil du temps, ces comédiens vieillissent et disparaissent. C'est une grande particularité de cet art que d'offrir au regard les corps et les visages en mouvement de personnes déjà mortes. Dans ce sens, oui, le cinéma est une fabrique à fantômes. J'ai d'ailleurs souvent l'illusion, en tant que spectateur, que l'écran est comme une frontière entre notre monde et un au-delà.

Rédaction et séance présentée par :

→ Tassadith Mammari (Jeune équipe)

Distributeur de la copie (DCP) : Condor Films

La section cinéma du Festival de l'histoire de l'art est organisée en partenariat avec le cinéma Ermitage.

Le festival de l'histoire de l'art est une opération nationale du ministère de la Culture mise en œuvre par l'Institut national d'histoire de l'art et le château de Fontainebleau.



Crédit
par
le
Ministère
de
la
Culture

INHA

Château
de Fontainebleau

